

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Julie DELALOYE

«La Merveille de la Femme»

Dans Echos de Saint-Maurice, 1998, tome 93a, p. 47-49  
(Numéro spécial consacré à Maurice Chappaz)

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# «*La Merveille de la Femme*»

par Julie Delaloye, étudiante de 5<sup>e</sup> Latin-sciences

Je rencontrai, il y a quelques années, l'écriture de Maurice Chappaz: une rencontre bouleversante, brûlante, irréversible. Ses écrits gorgeaient mon univers d'une lumière transparente et éblouissante, elle brisait le silence de la lecture intérieure, tel un éclatement, une vibration dans l'insoumission. Au cœur de ses mots, (je me souviens surtout de *La Haute Route*), palpait une puissance presque originelle: je découvrais les vertiges de l'immensité, de l'infini, de l'azur mystérieux et éclaté... Que dire? J'ai eu le bleu au bord des lèvres...

Le cheminement initiatique pouvait commencer. Des récits aux poèmes, à la correspondance, j'apprenais ses errances physiques et intérieures. Mais, par delà la beauté de l'expression, par delà les sensations toujours haletantes, il m'entraînait dans le tourbillon des vents antérieurs, où il m'apprenait le Valais, sa pureté, sa beauté, son péril. Pour la première fois, je sentais le Valais. Et peut-être est-ce pour cela aussi, pour cet éveil au «pays», pour cette empreinte silencieuse et discrète qui bourgeonne dans un coin de mon être, tout au bord de mes paupières, que demeure l'attachement aux livres de Chappaz. Tendre vers Chappaz, tendre vers une forme d'essentiel.

Vint la rencontre de «*La Merveille de la Femme*», le premier poème écrit par Maurice Chappaz, à l'âge de vingt-deux ans. J'ai laissé mes yeux glisser dans ce souterrain poétique avec l'attente indécente et l'espoir coloré de retrouver cette forme de l'absolu et ce sens de la beauté qui coulent dans son écriture. Rien n'a déçu, surtout pas la puissance et le vertige des expressions. Mon cœur a accroché des étincelles.

«*Oh, j'ai envie de dire merveille, merveille*»,  
s'exclame le jeune poète, découvrant et célébrant la femme. Elle! Elle se dresse, rayonnante, majestueuse, sur les mots. Par delà le mystère poétique, indescriptible, de sa beauté, c'est avant tout une image qui l'enfante et l'enveloppe, l'image de la nature.

«*En toi la nature s'est jointe sans impatience*».

Maints poètes ont tenté cette image pour suggérer la femme, tel le jeune Rimbaud, bohémien conquérant face à une nature-femme qui l'exaltait. Mais chez Chappaz, l'image se précise et s'enracine profondément dans celle de la terre.

«*Je sais que tu es semblable à la terre*»,  
dira le poète. La grandeur et la force de la femme prennent, dès lors, toute leur ampleur. Revêtue de cette forme, elle dévoile, dans une beauté pure, lourde, sereine, les puissances de son corps, tout en se gorgeant des douceurs et des mystères de la création. Tour à tour, elle devient pour le poète «*le lait le miel le raisin*». Le sang de la vie jaillit de cette image originelle, promesse du mouvement et de la verdure.

Fragment nocturne!

La nuit, lors de laquelle la femme est «*livrée*» au poète, traverse et colore le poème de ses lumières. Elle se dessine comme une figure féminine qui se mêle intimement au cœur de la femme et dans laquelle respire une étincelle d'existence.

«*toujours, toujours, elle est l'amie  
c'est elle aussi que j'aime*»

J'ai fermé les yeux pour la retrouver... Je vous dis la nuit, la vraie nuit du poète, dépouillée de son masque d'épouvante. Elle s'avance, protectrice, mystérieuse et antique, à travers les mots. Dans ce frisson nocturne, où tout disparaît, présence contre noire présence, l'homme et la femme recréent le monde.

Chute des soleils!

L'astre mûr, interpellé et chanté par des rossignols, s'oppose à la nuit par son apparence et sa relation au poète, qui lui doit sa tristesse, peut-être parce que dépourvue de la douceur des reflets et des courbes nocturnes. Ce «*diamant rouge*» sème le jour et ruisselle de vigueur. Quand la femme «*glisse dans les bras de celui qui (l)'aime, tout soleil est perdu.*»

Il y a la femme, la nuit, le soleil...

Il y a encore «*la mie des étoiles*», «*le lourd printemps frais*», «*le vin qui mûrit*», «*le ciel d'été plombé bleu*», «*les orages en forme d'iris*»...

Il y a surtout cette violente et pénétrante impression de joie qui transcende le poème. Face à la découverte de la femme, à sa beauté, à sa grandeur, le poète s'exalte, s'enthousiasme. Les flammes de son cœur délivrent la nuit de l'amour, le mystère de l'homme, de la femme, et il en rassemble les merveilles dans un souffle éclatant.

J'ai respiré au cœur de cette galaxie d'images chargées des couleurs et des silences sonores de la vie. Mon regard s'est ouvert à l'éternité ardente de leur soleil (l'étoile de ma tête).